

Tome 72. N° 51.

Trimestriel.

Juillet 1960.

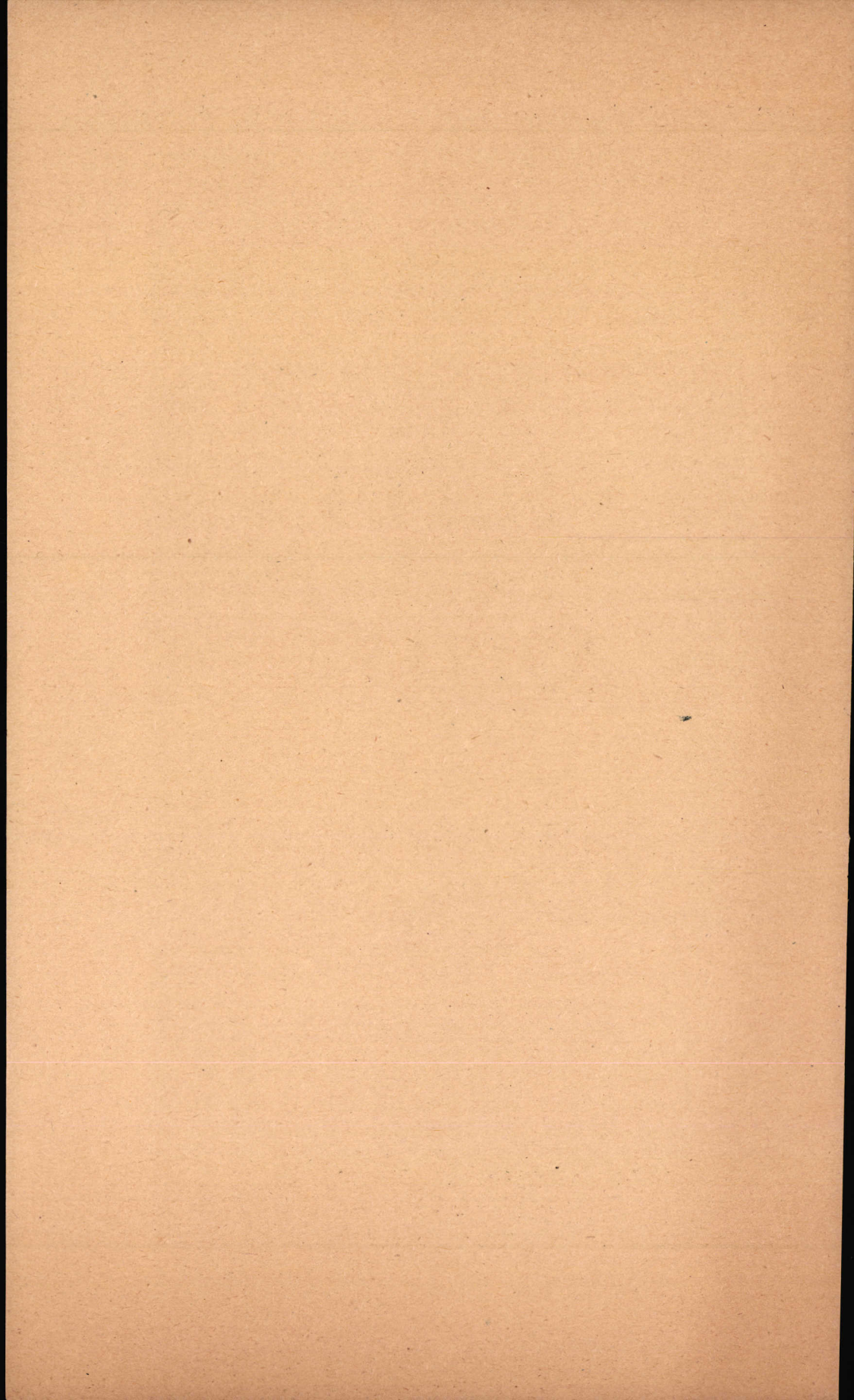
ANNALES
DU
MIDI

EXTRAIT

ÉDOUARD PRIVAT ÉDITEUR

14, RUE DES ARTS

T O U L O U S E



Une description peu connue de l'Aquitaine

par Hériger de Lobbes († 1007)

Un texte.

Est autem Aquitania, quam quidam partem fere terciam autumant Galliarum, ab obliquis aquis Ligeris fluminis nuncupata, qui ex plurima parte eam limitat, peneque in orbem circumdat. Haec a circio habet oceanum, qui Aquitanicus sinus dicitur, ab occasu Hyspanias, a septentrione et oriente Lugdunensem provinciam, ab euro et meridie Narbonensem.

Rivulis et fluminibus piscosa, glebis terrae pinguis, vinetis nectarea, nemoribus consita, fructibus opulenta, pascuis pecorum sufficientissima, auri et argenti et caeterorum copiis metallorum refertissima, navium et vectigalium comeatibus questuosa, sed voluptatum omnium prae ceteris provinciis luxuriae fructuosa, et viris prae reliquis efferatos mores habentibus bellicosa pariter et inquieta.

Haec, municipiis et caeterorum municionum castris exceptis, habet civitates opinatissimas pergrandes pariterque populosas. Ex quibus duae sunt metropoleos urbes, una scilicet Burdegalensium titulis semper magnorum insignita uirorum, altera est Bituricum habens hac tempestate sanctum Austrigisilum archiepiscopum et beatum Sulpicium archidiaconum in brevi post cum pontificali honore donatum.

Une traduction.

L'Aquitaine, que certains estiment couvrir à peu près le tiers de la superficie des Gaules, a reçu son nom des eaux obliques de la Loire, qui la limite pour la plus grande part et l'enferme presque dans un cercle. Elle est bornée au nord-ouest par l'Océan que l'on appelle le Golfe Aquitanique, au couchant par les Espagnes, au nord et à l'orient par la Lyonnaise, à l'est et au sud par la Narbonnaise.

Poissonneuse dans ses ruisseaux et dans ses fleuves, opulente par ses terres cultivées, douce comme le nectar grâce à ses vignes, semée de forêts, regorgeant de fruits, surabondamment pour-

vue en pâturages, comblée en or, en argent et en autres ressources métalliques, tirant profit du trafic des bateaux et des tonlieux, l'Aquitaine, d'autre part, se livre, plus que d'autres provinces, à l'ardeur de tous les plaisirs, et elle est tout à la fois belliqueuse et instable par ses hommes aux mœurs farouches.

Outre les municipes et les points fortifiés d'autres bourgades, elle compte des cités très renommées et très étendues, en même temps que populeuses. Parmi celles-ci, deux métropoles : l'une est Bordeaux, toujours célèbre par les mérites de ses grands hommes; l'autre est Bourges, dont l'archevêque est, à cette époque, saint Outrille et l'archidiacre, saint Sulpice, qui sera bientôt chargé, après le premier, des fonctions épiscopales¹.

Un auteur.

A cette lecture, on s'aperçoit immédiatement que le texte comporte trois parties.

La première est une sèche limitation des frontières, à la fois naturelles et politiques de l'Aquitaine. Empruntée directement à Orose et non à la Cosmographie d'Ethicus, ou indirectement à Orose par le truchement de la *Vita Eligii*², elle offre la représentation traditionnelle de l'Aquitaine au temps de Grégoire de Tours³.

Les sources du restant sont, par contre, demeurées rebelles à tout effort d'identification. Les historiens qui se sont penchés sur ce texte, soit pour l'éditer, soit pour l'analyser, ne paraissaient pas, en effet, douter un instant qu'il ne constituât un démarquage d'un écrit antérieur. Je voudrais montrer que nous avons affaire, en réalité, à un passage qui appartient en propre à l'auteur de l'ouvrage dans lequel il figure : les *Gesta episcoporum Leodiensium* d'Hériger de Lobbes⁴.

Rappelons brièvement la biographie de ce personnage. Né, probablement avant 950, dans un endroit resté inconnu, il entre, encore très jeune, à l'abbaye de Lobbes où son avenir lui vaut, dans la suite d'être chargé de la direction des études. En 972, en la première année de son épiscopat, l'évêque de Liège, Notger, vient à Lobbes pour procéder à une enquête. Après Delvaux, Godefroid Kurth a supposé que c'est à

1. Voir plus loin, note 4.

2. Paul Orose, *Historiae adversum paganos*, éd. C. Zangmeister, Bonn, 1882, I, 2, § 69, p. 26; — La Cosmographie d'Ethicus, auteur originaire d'Istrie et dont le texte grec a disparu, est connue par une traduction latine du vi^e siècle, éd. Wuttke, 1854. C'est à tort que Koepke, M.G.H.SS., t. 7, p. 181, cite ce cosmographe comme source de notre texte. *Vita Eligii episcopi Noviomagensis*, éd. B. Krusch, M.G.H.SS. rerum merov., t. 4, 1902, p. 670. Sur cette dernière œuvre, voir plus loin.

3. Cf. A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, Paris, 1878, pp. 462-607.

4. Éd. R. Koepke, M.G.H.SS., t. 7, Hanovre, 1846, p. 181, § 41.

cette occasion qu'il fit la connaissance d'Hériger, mais rien n'empêche que les deux ecclésiastiques aient pu se rencontrer avant cette date. De toute manière, la visite de l'évêque constitue le point de départ décisif d'une étroite amitié, d'une collaboration de tous les instants entre les deux hommes. D'Hériger, Notger fait son conseiller et son secrétaire. L'ancien moine de Lobbes est le fondé de pouvoirs, l'exécutif des décisions de l'évêque tant dans les affaires laïques que dans les affaires ecclésiastiques, en même temps que dans les relations de la cour épiscopale liégeoise avec la cour impériale. En 989, Hériger part avec Notger en Italie pour y accompagner l'impératrice Théophanu et y retrouver le jeune Otton III. A son retour, un événement imprévu permet à l'évêque de récompenser son ami : l'abbé de Lobbes, Folcuin, étant mort, Notger place Hériger à la tête de cette abbaye, où il fut consacré le 21 décembre 990. Si cette promotion entraîna inévitablement la séparation des deux ecclésiastiques et modifia quelque peu les conditions de leur commun travail, elle n'altéra nullement leurs sentiments d'amitié. C'est à six mois de distance qu'ils se succédèrent dans la tombe, Hériger le 31 octobre 1007, Notger le 10 avril 1008⁵.

Comme preuve tangible et permanente des liens qui les unissaient, il n'en est pas resté de plus curieuse et de plus frappante que leur collaboration littéraire. Pendant plus de vingt ans Hériger a rédigé un nombre imposant de traités, d'opuscules, de biographies, publiés tantôt sous son nom, tantôt également sous le nom de son évêque et ami Notger qui lui en a fourni bien souvent l'idée, l'inspiration et une partie de la documentation⁶. Cette fiction administrative était transparente et Notger tout autant qu'Hériger ne cherchaient pas à la maintenir à tout prix : ils l'ont dévoilée, à quelques reprises, dans une préface, une allusion, une lettre à des tiers. De même qu'il est difficile de distinguer ce qui revient respectivement à Edmond et à Jules de Goncourt dans les livres qu'ils ont signés ensemble, de même — comme l'a remarqué G. Kurth —, « l'évêque et le moine ont si bien confondu leurs labeurs qu'il n'est pas toujours facile de discerner la part de l'un et de l'autre dans les écrits qui nous restent de tous deux »⁷.

Dans ce programme de publications hagiographiques, historiques, théologiques et scientifiques, la *Vita Sancti Remacli* occupe une des

5. Pour tout ceci, et sur Hériger, qui mériterait une biographie critique, cf. O. Hirzel, *Abt Heriger von Lobbes (990-1007)*, Leipzig, Berlin, 1910, in-8° (*Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance*, fasc. 8); G. Kurth, *Notger de Liège et la civilisation au X^e siècle*, t. 1, Paris, 1905, pp. 87-89, 267-268; S. Balau, *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge*, Bruxelles, 1902, pp. 121-123.

6. Cf. S. Balau, *ouvr. cité*, pp. 121-123, et G. Kurth, *ouvr. cité*, t. 1, pp. 332-342 (ch. XVI : *Notger écrivain*). Je compte reprendre l'examen de cette question dans la refonte du monumental ouvrage de Balau, entreprise par Heinrich Sproemberg et l'école historique liégeoise.

7. G. Kurth, *Hériger*, dans *Biographie nationale*, t. 9, Bruxelles, 1886-1887, col. 246.

premières places, tant du point de vue chronologique que par l'intérêt du sujet. De cet Aquitain, successivement moine à Luxeuil, abbé de Solignac et finalement fondateur vers 650 et chef des abbayes ardennaises de Stavelot-Malmedy, il existait une *Vita* ancienne, rédigée au IX^e siècle⁸. L'estimant défectueuse dans son style et incomplète dans son information, Werinfrid, abbé de Stavelot (954-980), demanda, entre 972 et 980 à Notger d'en réviser et d'en étoffer le texte. C'est en réalité Hériger qui exécuta cette nouvelle version⁹. En même temps qu'il envoyait à Werinfrid le manuscrit de cette biographie, Hériger faisait part à l'abbé de Stavelot d'une entreprise plus vaste : il s'agissait, ni plus ni moins, d'une chronique des évêques de Tongres, Maestricht et Liège, depuis Saint Materne jusqu'à Notger, dont il avait déjà assemblé les premiers matériaux¹⁰.

De fait, ce projet reçut un commencement d'exécution : Hériger, cependant, ne dépassa pas l'épiscopat de saint Remacle. Cette coïncidence nous vaut d'avoir, de la plume d'Hériger, deux vies de saint Remacle : l'une, remaniement d'un texte du IX^e siècle, l'autre, partie intégrante des *Gesta episcoporum Leodiensium* interrompus.

La comparaison de la *Vita II^e* et des *Gesta* fait apparaître leur concordance à peu près complète. Mais, entre la *Vita I^e* du IX^e siècle et les versions de la *Vita II^e* et des *Gesta* d'Hériger, que de différences et d'amplifications ! Sans doute, l'auteur anonyme du IX^e siècle n'ignore pas que son héros est originaire d'Aquitaine ; il n'accorde pourtant à ce fait qu'une sèche mention : « *Igitur ex Aquitaniae partibus oriundus fuit vir per omnia venerandus* »¹¹. C'est sur cette maigre donnée qu'Hériger va broser cette description de l'Aquitaine qui retient aujourd'hui notre attention. Cette particularité nous incite à dire un mot des procédés de composition de notre auteur.

Ses procédés de composition.

Godefroid Kurth et le chanoine Balau, qui les ont analysés, sont d'accord à la fois pour souligner l'érudition, la variété et l'abondance du matériel documentaire d'Hériger et pour indiquer à quel point cette richesse même a restreint la part originale de l'écrivain. Pour eux, les *Gesta* sont une « espèce de centon, où l'auteur a reproduit textuelle-

8. Éd. J. Veldius, AA.SS., *Sept.*, t. 1, pp. 692-695; B. Krusch, *M.G.H. Script. rer. merov.*, t. 5, 1910, pp. 88-111. Sur cette *Vita I^e*, cf. G. Kurth, *Notice sur la plus ancienne biographie de saint Remacle*, dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 4^e série, t. 3, 1876, pp. 355-368; S. Balau, *ouvr. cité*, pp. 60-65; F. Baix, *Étude sur l'abbaye et principauté de Stavelot-Malmedy*, Paris-Charleroi, 1924, pp. 166-168.

9. G. Kurth, *Notger de Liège et la civilisation au X^e siècle*, t. 1, p. 336.

10. La lettre à Werinfrid a été éditée par B. Krusch, *M.G.H. Script. rer. merov.*, t. 5, pp. 109-111.

11. AA.SS., *Sept.*, t. 1, p. 69.

ment, en les cousant l'un à l'autre, en remplissant les vides laissés entre eux, de longs extraits de ses sources »¹².

Centon? Ce n'est pas si sûr : ce bout-à-bout de transcriptions littérales ou paraphrasées a ses raisons dans l'appréciation de certaines contingences historiques et il n'exclut pas la science de la composition, un recours consommé aux artifices du style. Témoin l'intelligente transition que constitue la troisième partie du texte. Elle permet, par un savant dégradé, de passer insensiblement du général au particulier, de la description du cadre géographique au personnage qui évolue dans ce cadre et sur lequel l'intérêt va désormais se centrer.

Et, entre ce morceau de raccord et le démarquage d'Orose, voilà que perce, vibrante et allègre, la note personnelle que l'on aurait pu, dans l'édition des *Monumenta*, aisément disposer dans un ordre typographique particulier. On reconnaît immédiatement que la deuxième partie du texte — de *rivulis* à *inquieta* — est de la prose rythmée, dont chaque phrase constitue un vers et se conclut sur une rime¹³.

Or, au jugement des spécialistes de la littérature latine médiévale, c'est précisément à cette époque — la fin du x^e siècle — et notamment grâce à Hériger, que va s'introduire, dans les écoles de Liège alors au printemps de leur floraison, la vogue de cette prose rimée que développeront et porteront jusqu'à l'excès les disciples d'Adelman et de Wason¹⁴. En conclusion, non, décidément ce passage des *Gesta* n'est pas puisé, comme le croyait Balau, à une source inconnue¹⁵ : cette poésie fugitive est bien l'œuvre personnelle d'Hériger.

Mais pourquoi, chez lui, cette chaleur du verbe et du sentiment, pourquoi ce bref et soudain lyrisme à propos de l'Aquitaine? Ni l'une ni l'autre ne sont feints, car l'auteur ne s'adresse pas à un souverain devant lequel il convient d'exalter le pays sur lequel il règne. D'où viennent donc, à Hériger, ses informations sur l'Aquitaine? Comment celle-ci lui apparaît-elle comme le pays de la plénitude, de la joie de vivre et de la passion?

Je crois pouvoir répondre : par le contact avec certains textes, par des impressions personnelles, et aussi, par des relations directes avec des témoins bien informés.

Ce sont ces trois points que je voudrais préciser maintenant.

*

**

La description de l'Aquitaine par Hériger s'insère, rappelons-le, dans une biographie de saint Remacle. Ce personnage est le fondateur et le

12. S. Balau, *ouvr. cité*, p. 125.

13. Sur la prose rimée, cf. K. Polheim, *Die lateinische Reimprosa*, Berlin, 1925.

14. M. Helin, *Littérature d'Occident, Histoire des lettres latines du moyen âge*, Bruxelles, 1943, p. 41. (Collection Lebègue, 4^e série, n^o 40.)

15. S. Balau, *ouvr. cité*, p. 126.

premier abbé des abbayes de Stavelot-Malmedy. Notre auteur a puisé son information sur ce dernier et les premiers temps de ces monastères dans des textes narratifs. Mais il n'a pas négligé de recourir à certains actes originaux délivrés en faveur de Stavelot-Malmedy. Or, l'un de ceux-ci concerne précisément la concession, envers Stavelot, de domaines situés en Aquitaine, et certaines activités d'ordre économique dont on lui facilite là-bas l'exercice.

Le diplôme de 647-656, du roi Sigebert III, pour Stavelot-Malmedy est justement célèbre. Au témoignage de son exégète le plus récent et le plus autorisé, c'est un document capital, à plus d'un point de vue, pour l'étude du tonlieu à l'époque mérovingienne¹⁶. Car il s'agit de tonlieux, dont le souverain accorde la perception dans deux *portus*, qu'Hériger, en commentant les termes du diplôme, localise *in Aquitania*¹⁷.

L'érudition contemporaine s'est évidemment penchée sur le problème de l'identification de ces *portus*. Pour le *Portus Sellis*, pas de problème : c'est bien la localité actuelle de Château-Ceau (ou Champtoceaux), située sur la Loire, dans le département de Maine-et-Loire¹⁸. Mais où chercher l'autre, où chercher ce *Portus Vetraria super fluviiis Taunaco Ittaque*? Travaillant indépendamment l'un de l'autre, le chanoine Roland et Léon Maître sont arrivés à des solutions fort semblables, puisque les deux localités qu'ils identifient avec *Portus Vetraria*, si elles sont distantes d'une quinzaine de kilomètres l'une de l'autre, font partie de la même entité géographique¹⁹. Cette contrée, c'est le pays d'Herbauge, qui s'étendait au sud de Nantes, de l'Atlantique au Poitou, joignant la rive gauche de la Loire au nord, le lac de Grandlieu et la Sèvre à l'est. Arrosée par un affluent de la Loire, le Tenu — le *fluvius Taunucus* du diplôme — la région a connu, à l'époque mérovingienne, une intense activité économique. La rivière était, alors, parfaitement navigable sur la plus grande partie de son cours de quarante kilomètres et cette navigabilité, déjà exploitée à l'époque romaine, ne prit fin qu'au XVIII^e siècle²⁰.

16. Éd. J. Halkin et C. G. Roland, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. 1, Bruxelles, 1909, n° 4, pp. 12-14. Cf. F. L. Ganshof, *Le tonlieu dans la monarchie franque sous les Mérovingiens* [*Het tolwezen in het Frankisch Rijk onder de Merowingen*], Bruxelles, 1958, 27 p. (*Mededeelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie van Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België*, Kl. der Letteren, t. 20, f. 4).

17. M.G.H.S.S., t. 7, p. 187, § 54 : « ... addidit idem rex et testamento confirmavit beato Remaclo quasdam res *in Aquitania*, thelonium videlicet quod est ad portum Vetraria super fluviiis Taunaco et Itta, portum quoque qui dicitur Sellis, immoque et Vogatio super fluvium Ligeris ».

18. Arr. Cholet, ch.-l. de canton.

19. J. Halkin et C. G. Roland, *ouvr. cité*, pp. 12-13; L. Maître, *Questions de géographie mérovingienne. Le « Fluvius Taunucus » et le « Portus Vetraria »*, Bibliothèque de l'École des Chartes, t. 60, 1899, pp. 377-396. G. Kurth, dans *Archives belges*, t. 2, 1900, p. 18, et F. L. Ganshof, *ouvr. cité*, p. 11 ont ratifié les identifications du chanoine C. G. Roland.

20. Pour tout ceci, cf. L. Maître, *ouvr. cité*, pp. 384-389 (III. *La vallée du Tenu et sa navigabilité*).

Le trafic avait pour point de départ Port-Saint-Mesme, qui devait son nom à son propriétaire, l'abbaye Saint-Mesmin de Micy, au sud d'Orléans. Les étapes suivantes étaient situées à Sainte-Pazanne, Saint-Mars et à Port-Saint-Père. C'est, selon nous, avec raison que le chanoine Roland a identifié ce *portus* avec le *Portus Vetraria* du diplôme de Sigebert et le domaine de Stavelot-Malmedy, dont l'appellation nouvelle évoque le nom du patron de l'abbaye : saint Pierre²¹.

C'est là que les marchandises étaient chargées sur les bateaux, c'est grâce à cet enlèvement (*navalis evectio*) que les moines percevaient les droits d'accostage (*ripaticum*) au quai d'embarquement et les taxes d'échange (*negotiantium commertia*)²². Pour procéder à toutes ces opérations, Sigebert avait remis à l'abbaye de Stavelot les habitants du domaine, les agents du fisc, les surveillants et les troupes qui veillaient, à cet endroit, à la sécurité du royaume.

Sur l'endroit principal de ce trafic fluvial, nous sommes bien renseignés par d'autres sources. Les salines abondaient dans le pays d'Herbauge. Le Tenu permettait d'éviter le cabotage maritime, toujours périlleux, et de relier plus rapidement les aires de salines au port de Nantes. De plus, les vignobles et le blé étaient bons aux alentours de Saint-Père et pouvaient jouer le rôle d'appoint dans le fret des bateaux qui transportaient le sel²³. L'importance de l'activité commerciale de la région de Port-Saint-Père est d'ailleurs concrétisée par les trouvailles de monnaies mérovingiennes, en Basse-Loire, portant la légende *Porto Vidrari*, *Porto Veteri*, que Maurice Prou n'hésite pas à identifier avec notre *Portus Vetraria*²⁴.

Non loin de là, Port-Saint-Mesme, propriété des moines limousins de Micy, jouissait d'une égale prospérité. La vaste carrière des chaumes de Machecoul, désignée aujourd'hui sous le nom révélateur de Richebourg, avait été exploitée par les Romains qui avaient tracé, dans toute la région, un réseau serré de routes et de chemins²⁵. Parlant de Port-Saint-Mesme, Léon Maître rappelle qu'« il y avait des vignobles sur les coteaux, des prés dans les bas-fonds, des champs de blé dans la plaine, des forêts et des pâturages dans tout le circuit du domaine »²⁶.

Par conséquent, il est naturel qu'à la lecture du diplôme de Sigebert, Hériger ait été impressionné par la concentration des richesses et l'abondance de ce coin avancé de l'Aquitaine et qu'il ait appliqué au tout ce qu'il constatait dans l'une de ses parties les plus favorisées.

Mais il n'y a pas que le pays d'Herbauge et ses ressources qui soient

21. J. Halkin et C. G. Roland, *ouvr. cité*, p. 13.

22. Pour plus de détails, cf. l'étude exhaustive, déjà citée, de F. L. Ganshof.

23. L. Maître, *ouvr. cité*, pp. 390-391 et p. 393.

24. M. Prou, *Les monnaies mérovingiennes*, Paris, 1896 (*Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale*).

25. L. Maître, *ouvr. cité*, pp. 384-395 (*V. Antiquités et votes romaines de Saint-Mesme*).

26. *Ibid.*, p. 396.

inclus dans cet inventaire de l'opulence aquitainienne. Un autre document a visiblement influencé notre auteur et ce texte se rapporte au monastère de Solignac, au cœur de l'Aquitaine, en Limousin, dont saint Remacle eut à diriger les destinées pendant plus de dix ans, avant son départ pour les Ardennes.

Hériger — nous l'avons vu tout à l'heure — a puisé l'énumération des limites naturelles et administratives de l'Aquitaine dans la *Vita sancti Eligii*. Ce texte, remaniement exécuté vers le milieu du VIII^e siècle d'après la version primitive due à saint Ouen († 684)²⁷, devait inévitablement constituer, pour l'ancien moine de Lobbes, l'ouvrage de référence, l'instrument de travail principal pour retracer l'activité de saint Remacle à Solignac, puisque cette abbaye avait été fondée, en 632, par saint Éloi, alors encore laïque et ministre de Dagobert I^{er}, sur un bien-fonds que lui avait concédé ce souverain.

Or, la *Littera cessionis* de saint Éloi, du 22 novembre 632²⁸ et la *Vita sancti Eligii* font, de ce morceau de terre d'Aquitaine, une description idyllique, bien propre à captiver l'imagination du lecteur.

Car, ce n'est pas dans un domaine en friche que la nouvelle communauté va s'installer. En prenant en main le gouvernement du monastère, son premier abbé, Remacle, nommé par saint Éloi, y trouve une ville en pleine prospérité économique. « Des champs labourables, des vignes, des prés, des pâturages, des arbres fruitiers ou non fruitiers, avec eaux ou aqueducs, tours et retours d'eaux, des immeubles, de la vaisselle, les ressources d'une maison garnie sans recherche, des animaux, des bêtes de somme, des troupeaux, des serfs de manses, des colons attachés au sol par la naissance, des domestiques ou des ouvriers agricoles logés à demeure par le propriétaire du domaine, des esclaves ou des serfs de la glèbe »²⁹.

A cette description un peu voyante de la richesse matérielle d'un ancien domaine royal, l'auteur de la *Vita Eligii* ajoute la note de charme et de poésie.

« Borné d'un côté par une très belle rivière — la Briance, affluent de la Vienne —, au-delà de laquelle se dresse une montagne couverte de bois avec la pointe saillante de son rocher abrupt, le monastère de Solignac, à quelque six milles au sud de Limoges, est entouré d'un fossé qui le protège sur un circuit de six stades environ. Tout l'enclos du monastère est planté d'arbres fruitiers de diverses espèces. Le sol est très fertile. C'est un lieu enchanteur. On se croirait sous le charme d'un coin de paradis. Et rien ne recrée l'esprit fatigué comme une promenade à travers les vergers et la riante verdure de ses jardins »³⁰.

27. Éd. B. Krusch, M.G.H.SS. *rer. merov.*, t. 4, 1902, pp. 634-742.

28. Éd. B. Krusch, M.G.H.SS. *rerum merov.*, t. 4, 1902, pp. 743-749.

29. *Littera cessionis*, trad. F. Baix, *art. cité*, p. 174.

30. *Vita Eligii*, I, c. 16, éd. B. Krusch, *ouvr. cité*, p. 650. Trad. F. Baix, *art. cité*, p. 185.

Rien d'étonnant qu'à cette lecture, Solignac ne soit apparu, aux yeux d'Hériger, comme une sorte de miroir de l'Aquitaine, comme un microcosme de ses ressources et de ses séductions.

Mais nous n'en avons pas fini avec la *Vita sancti Eligii*.

Elle nous rapporte, par exemple, qu'avant la transformation du domaine en abbaye, les redevances versées en numéraire à l'agent des monnaies, par ceux qui cultivaient la terre, étaient transformées en lingots d'or dans le four de Solignac, pour être présentées sous la forme la plus pure à la cour royale³¹.

Cette activité, que surveillait très probablement déjà saint Éloi lorsqu'il était officier des finances du roi Dagobert, elle continua évidemment sous une autre forme quand le futur évêque de Noyon, bien connu comme patron des orfèvres, confia l'abbaye de Solignac à saint Remacle. Un jeune captif anglo-saxon, nommé Théau ou Tillon, racheté par saint Éloi, fut placé par lui à Solignac et initié au travail des métaux précieux³². Un autre passage de la *Vita sancti Eligii* laisse d'ailleurs supposer la fondation d'une école d'orfèvrerie à Solignac, sous l'abbatiat de Remacle et à l'initiative de saint Éloi³³. En outre, j'ai relevé la découverte de gisements d'or dans la région, à Saurières, Douillac et Cheny³⁴.

Il ne fait donc pas de doute que, lorsqu'Hériger parlait de l'Aquitaine « auri et argenti refertissima », « comblée en or et en argent » il avait, notamment, à la mémoire les données fournies, sur Solignac, par la biographie de saint Éloi.

Le travail des métaux précieux dans le Limousin, devait d'autant moins laisser Hériger indifférent qu'il avait lui-même assisté, à Lobbes, à des activités de même nature.

Les historiens des arts du métal en Lotharingie ont, depuis longtemps, mis en valeur le mécénat artistique de l'abbé de Lobbes Folcuin,

31. *Vita Eligii*, I, c. 15 : « Erat enim tempus, quo census publicus ex eodem pago regis thesauro exigebatur inferendus. Sed cum omni censo in unum collecto regi pararetur ferendum hac vellet domesticus simul et monetarius adhuc aurum ipsum fornacis coctionem purgare, ut iuxta ritum purissimus ac rutilus aulae regis praesentaretur metallus. »

32. *Vita Eligii*, I, c. 10 : « Faciebat [Eligiis] in usu regis ustensilia quam plurima ex auro et gemmis; sedebat fabricans in defossum et contra eum Tille vernaculus eius ex genere Saxo, qui magistri vestigii sequens, et ipse post modum venerabilem vitam duxit. »

33. *Vita Eligii*, I, c. 16 : « Habentur ibi et artifices plurimi diversibus artibus periti. » Cf. F. Baix, *art. cité*, p. 185.

34. Dans le voisinage de Saint-Yrieix-la-Perche, ch.-l. d'arr., dép. Haute-Vienne. Dans sa *Cosmographia*, Aethicus insiste particulièrement sur les sources aurifères, argentifères et le travail des métaux précieux en Aquitaine. Éd. H. Wuttke, Leipzig, 1854, p. 15, § 26. Cf. aussi le suggestif article de R. Latouche, *Sainte-Foy-de-Conques et le problème de l'or aux temps carolingiens*, paru ici même, t. 68, 1956, pp. 209-215.

sous le gouvernement duquel Hériger fut moine et écolâtre, avant de lui succéder, en 990, sur le trône abbatial.

C'est à Folcuin que l'abbaye de Lobbes doit l'exécution d'un antependium en argent pour l'autel principal, d'un parement d'argent pour un autre autel, surmonté d'un crucifix et d'un ambon orné d'un aigle articulé³⁵.

Comme ces œuvres sont perdues, on ne saura probablement jamais si elles étaient dues à un atelier local ou à une officine étrangère. A la fin du x^e siècle, l'orfèvrerie mosane semble, en tout cas, être encore très éloignée de l'efflorescence qu'elle connaîtra au xii^e siècle³⁶. Quant aux échanges de formules et de recettes entre l'orfèvrerie mosane et l'orfèvrerie limousine, M^{me} M. Gauthier, qui s'est tout spécialement penchée sur ce problème, après avoir rappelé la parenté géologique de la vallée de la Meuse et du Limousin, cite uniquement les relations qui se sont nouées entre Stavelot et Solignac par l'intermédiaire de saint Remacle et le mécénat artistique de Wibald qui, de fait, a pu faire connaître les productions mosanes en Aquitaine lors de sa visite dans l'abbaye limousine³⁷.

On ne conserve pas de trace d'un ouvrage d'Hériger en Aquitaine et, plus précisément, à Solignac. Rien, cependant, ne nous permet d'en écarter la possibilité. Rien non plus ne nous autorise à nier l'existence d'un échange épistolaire entre Hériger et la communauté de Solignac, au moment de la rédaction de la *Vita Remacii*. Mais, par contre, tout nous porte à croire qu'Hériger ne s'est pas contenté de se livrer à un choix judicieux de sources écrites, mais qu'il a dû prendre, sur l'Aquitaine, des informations directes de témoins particulièrement autorisés.

Le contexte historique nous offre, en effet, des moyens d'identifier au moins l'un de ces informateurs, et comme il s'agit du plus important de tous, il nous dispense de partir aujourd'hui à la recherche des autres.

Témoin de première grandeur? Certes oui, puisqu'il s'appelle Gerbert et qu'il gouvernera plus tard le monde chrétien sous le nom de Silvestre II.

On a bien discuté sur le lieu de naissance exact de Gerbert : Belliac dans le Cantal, le Rouergue, le Quercy³⁸. Quoiqu'il en soit, c'était un

35. *Gesta abbatum Lobbiensium*, éd. G. H. Pertz, M.G.H.S.S., t. 4, Hanovre, pp. 70-71, § 29. Cf. S. Collon-Gevaert, *Histoire des arts du métal en Belgique*, Bruxelles, 1951, pp. 115-116.

36. G. Faider-Feytmans, *Les arts du métal dans la vallée de la Meuse du I^{er} au X^e siècle*, dans *l'Art mosan*. Recueil de travaux publié par Pierre Francastel, Paris, 1953, pp. 36-37. (*Bibliothèque générale de l'École pratique des Hautes Études*, VI^e section.)

37. M. Gauthier, *Émaillerie mosane et émaillerie limousine aux XII^e et XIII^e siècles*, *ibid.*, pp. 127-138.

38. Cf. J. Havet, *Lettres de Gerbert (983-987)*, Paris, 1889, p. v, n. 3.

filis authentique de l'Aquitaine : *Aquitanus genere* dit de lui Richer, *natione Aquitanus*, écrit le catalogue des papes³⁹.

Né vers 940-945, Gerbert entra très tôt à l'abbaye bénédictine de Saint-Géraud d'Aurillac. Là, ses aptitudes pour les sciences attirèrent sur lui l'attention de son abbé qui, profitant, vers 967, du passage à l'abbaye, de Borrel, comte de Barcelone, demanda à ce dynaste d'emmenner Gerbert pour qu'il fut initié, en Espagne, aux sciences mathématiques.

Après un fructueux séjour de trois années auprès de l'évêque de Vich, en Catalogne, Gerbert se mit en route pour Rome. Il y rencontra l'empereur Otton I qui l'appela bientôt à sa cour pour enseigner les mathématiques. C'est là qu'il fit la connaissance de Notger, futur évêque de Liège. En 972, désirant se perfectionner dans la logique et la philosophie, il prit le chemin de Reims avec l'archidiacre de cette métropole. Adalbéron, archevêque de Reims, désira s'attacher d'une manière permanente la collaboration d'une aussi vive intelligence : la nomination de Gerbert comme écolâtre devait faire de Reims le centre incontesté des études en Europe. Ami et conseiller de l'archevêque, pour lequel — comme Hériger le faisait pour Notger — il tenait souvent la plume, il monta, à son tour, sur le trône épiscopal de Reims en 991. S'étant réfugié, en 998, à la cour d'Otton III, il devait, l'année suivante, être chargé du gouvernement de l'Église, jusqu'en 1002, date de sa mort⁴⁰.

Dans ce schéma biographique, fixons avec plus de précision, d'une part les relations de Gerbert avec le monde aquitain, d'autre part les rapports qu'il a entretenus avec Liège.

Il n'est pas difficile de discerner les sentiments véritables de Gerbert pour le pays où il est né, et l'abbaye où il a passé sa jeunesse : les

39. Richer, *Historiae*, éd. G. H. Pertz, *M.G.H.SS.*, t. 3, p. 616, § 43; P. Watterich, *Pontificum Romanorum... Vitae*, t. 1, Leipzig, 1862, p. 68.

40. La bibliographie relative à Gerbert est trop copieuse pour qu'on puisse s'y référer en détail. La *Vie de Gerbert*, qui sert d'introduction à l'édition de ses lettres par J. Havet, *ouvr. cité*, est fort utile mais doit être utilisé avec précaution. Gerbert appartient autant à la science qu'à la politique. Dans ce domaine, on consultera — parmi beaucoup d'autres — en matière d'introduction, l'ouvrage classique de E. Lesné, *Les écoles de la fin du VIII^e siècle à la fin du XII^e*, Lille, 1940, pp. 278-280 (*Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. 5), l'étude de A. Fliche, *Un précurseur de l'humanisme au X^e siècle : le moine Gerbert*, dans *Quelques aspects de l'humanisme médiéval*, Paris, 1943, pp. 1-13, et F. L. Ganshof, *Un grand pape : Silvestre II*, dans *Pages d'histoire*, Bruxelles, 1941, pp. 61-68. Le dernier état de la question sur la chronologie de Gerbert — et par conséquent de ses activités multiformes — est dû à M^{lle} M. Uhlirz, *Studien zur Gerbert von Aurillac*. I. *Die Briefe Gerberts bis zum Beginn des deutschen Thronstreits im Januar 984*, dans *Archiv für Urkundenforschung*, t. 11, 1930, pp. 391-422. II. *Untersuchungen über Inhalt und Datierung der Briefe Gerberts von Aurillac Papst Sylvesters II*. Januar 984-November 997, Göttingen, 1957, 8^o (*Schriftenreihe der historischen Kommission bei der bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 2).

lettres qu'il adresse là-bas expriment une affection et une reconnaissance qui ne se démentiront jamais, même dans les détails les plus quotidiens de la vie⁴¹. Tout en remerciant l'abbé Géraud pour l'envoi d'une couverture de lit, il lui réclame un manuscrit d'un auteur espagnol sur la multiplication et la division des nombres⁴². Après l'avoir informé de la situation politique en France, il désire obtenir de lui des renseignements sur le mariage d'Hugues Raymond, comte de Rouergue, et sur les événements d'Aurillac⁴³.

Du côté liégeois, on l'a dit tout à l'heure, les rapports entre Notger et Gerbert ont été inaugurés lors du commun séjour des deux ecclésiastiques à la cour impériale. Dans la suite, l'un et l'autre sont restés en contact permanent et, de plus, les lettres qu'Adalbert, archevêque de Reims, adressait à Notger, ont été inspirées ou rédigées par Gerbert.

La position particulière de l'archevêque de Reims Adalbéron, grand chancelier et vassal du roi de France, mais qui, par ses liens de famille et la situation géographique de son diocèse, portait aux affaires de l'Empire un intérêt direct, rendait particulièrement utiles ces relations suivies avec un des principaux représentants de l'Église impériale.

Lorsque Gerbert fut élu archevêque de Reims en 991, dans des conditions assez suspectes du point de vue canonique, Notger fut amené à donner son avis et à intervenir dans cette affaire⁴⁴. A cette occasion, Gerbert lui adressa un memorandum où il lui rappelle, avec chaleur, leur amitié, son dévouement pour ses intérêts, la fidélité aussi avec laquelle il les a servis⁴⁵. Le parti, défavorable à Gerbert, que Notger se résolut à prendre lors du concile d'Ingelheim en 994⁴⁶, n'altéra cependant pas l'amitié des deux prélats. Cette amitié fut uniquement distendue par l'élévation de Gerbert au pontificat suprême, qui ne lui permit plus évidemment de continuer le dialogue avec son ancien compagnon d'études dans le même climat de liberté⁴⁷.

Quant à Hériger, l'absence de son nom dans la correspondance de Gerbert ne doit pas nous faire illusion, puisqu'il était le conseiller intime et le fondé de pouvoirs de Notger, au même titre que Gerbert

41. *Lettres de Gerbert*, éd. J. Havet, n° 46. Datée de la seconde quinzaine de décembre 984, par M. Uhlirz, *ouvr. cité*, p. 41. Voir aussi d'autres lettres adressées aux abbés et moines d'Aurillac sous les n°s (Havet) 7 (juillet-septembre 983), 35 (fin avril-mi mai 984), 45 (seconde quinzaine de décembre 984), 70 (probablement d'août-septembre 986), 91 (janvier 987), 163 (fin 989-début 990), 194 (été 996). Nous suivons la datation établie par M^{lle} Uhlirz.

42. *Lettres de Gerbert*, éd. J. Havet, n° 17. Probablement envoyée en février-mars 984, suivant M. Uhlirz, *ouvr. cité*, pp. 12-15 et p. 195.

43. *Ibid.*

44. G. Kurth, *Notger de Liège*, t. 1, pp. 90-92.

45. *Lettres de Gerbert*, éd. J. Havet, n° 193. Datée fin 995-début 996, suivant M. Uhlirz, *ouvr. cité*, pp. 173-175.

46. Cf. G. Kurth, *Notger de Liège*, t. 1, p. 92.

47. *Ibid.*, p. 95.

par rapport à Adalbéron de Reims. Ce dialogue était, en réalité, une conversation à quatre.

D'autre part Gerbert, grâce à sa réputation scientifique, avait fortement influencé l'orientation des études à Liège, dans la direction desquelles Hériger jouait le rôle actif que l'on sait. N'est-il pas frappant de relever, par exemple, qu'Hériger a consacré un traité à l'abaque, basé sur les principes mêmes de la théorie de Gerbert (*Regulae numerorum super abacum Gerberti*)⁴⁸.

Les occasions n'ont donc pas manqué, au conseiller de l'évêque de Liège, pour se documenter sur l'Aquitaine auprès de Gerbert. Non seulement par des lettres — et les travaux de M^{lle} Uhlirz montrent quelle importance Liège et Notger ont revêtu dans la correspondance du futur pape⁴⁹ —, mais également par des entretiens de vive voix. Et s'il faut renoncer peut-être à croire au séjour de Gerbert à Liège, lors du siège de Chèvremont, en mai-juin 987⁵⁰, la vie a dû probablement ménager entre Hériger et l'ancien écolâtre de Reims des rencontres que l'histoire n'a pas enregistrées. Au cours de ces consultations orales ou épistolaires, comment le biographe de saint Remacle n'aurait-il pas essayé de recueillir, de la bouche ou de la plume d'un Aquitain, des informations directes sur la patrie de son héros ?

De même que dans une lettre, adressée à la communauté d'Aurillac, Gerbert évoque avec un plaisir ému les visages et les noms des compatriotes et des amis de jeunesse qu'il avait connus là-bas⁵¹, de même un peu de cette chaleur communicative a dû passer dans les propos qu'il a tenus sur sa patrie et les ressources de son sol.

De fait, la description de l'Aquitaine par Hériger ne reflète qu'émerveillement et sympathie, et la restriction relative au penchant des Méridionaux pour les plaisirs de la vie est exprimée sans sévérité, avec

48. Cf. S. Balau, *ouvr. cité*, p. 142; G. Kurth, *ouvr. cité*, p. 283; O. Hirzel, *ouvr. cité*, p. 30. Voir aussi C. Le Paige, *Notes pour servir à l'histoire des mathématiques dans l'ancien pays de Liège*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 21, 1888, pp. 457 et suiv.

Sur le rôle de Gerbert dans la réintroduction de l'abaque dans l'Occident médiéval, cf. Ch. Singer, *A short history of scientific ideas to 1900*, Oxford, 1959, p. 140 et p. 157.

49. Ils interviennent, dans la deuxième partie de l'ouvrage de M. Uhlirz, aux pp. 9-12, 23-24, 26, 30-31, 34, 38-40, 46, 56, 62-63, 85-88, 134-137, 173-175.

50. N. Bubnov, *Sbornik pisem Gerberta ak historiceskij istotschnik*, t. 2, Saint-Pétersbourg, 1890, p. 426 et n. 127 estimait, en effet, que Gerbert figurait dans la suite de Theophanu, lors de cette opération militaire. Mais M^{lle} Uhlirz, *ouvr. cité*, t. 2, p. 88, n. 61, estime que cette supposition est contradictoire aux données de la lettre n° 103 de Gerbert.

51. *Lettres de Gerbert*, éd. J. Havet, n° 194 (été 996) : « Valeat sanctum collegium vestrum. Valeant quondam michi noti vel affinitate conjuncti, si qui supersunt, quorum tantum speciem, nec nomina satis novi, non eorum aliquo fastu oblitus, sed barbarorum feritate maceratus, totusque, ut ita dicam, alteratus, quae adulescens didici, juvenis amisi, et quae juvenis concupivi, senex contempsi. »

tout au plus cette nuance de réserve à laquelle un ecclésiastique ne peut — il est vrai — se soustraire en pareil cas. Voilà, notons-le en passant, un ton bien différent du jugement rageur et malveillant qu'émettra, quelques années plus tard, sur les mœurs des Aquitains, le Bourguignon Raoul Glaber, à l'occasion du mariage de Robert avec Constance⁵².

Mais cette sympathie d'un homme du Nord pour la France méridionale n'est-elle pas naturelle, lorsqu'on se rappelle — lorsqu'Hériger se rappelait — tout ce que le pays mosan devait à l'action civilisatrice des missionnaires aventureux venus jadis d'Aquitaine?⁵³.

Jacques STIENNON.

52. Raoul Glaber, *Histoires*, IV, 9, éd. M. Prou, coll. Picard, 1886, trad. J. Calmette et J.-J. Gruber, *Textes et documents d'histoire*, II : *Moyen âge*, Paris, 1937, p. 76 (collection *Clio*, fasc. 11).

53. Sur ce problème, qui attend encore son historien, cf. L. Génicot, *Aux origines de la civilisation médiévale. Nord et Sud de la Gaule*, dans *Miscellanea historica in honorem Leonis van der Essen*, t. 1, Louvain, 1947, pp. 81-93 et E. Ewig, *L'Aquitaine et les pays rhénans au haut Moyen âge*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 1, Poitiers, 1958, pp. 37-54. — En terminant, je tiens à remercier très vivement la rédaction des *Annales du Midi* — et, en particulier, M. Charles Higounet — d'avoir accepté de publier cette étude. Ce geste aimable prouve la permanence des relations amicales entre l'Aquitaine et le pays mosan!

